

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Commencement de Prospectus.

Cette feuille sortira tous les six mois, ou à peu près, et ne sera, par conséquent, ni hebdomadaire, ni semi-hebdomadaire, encore moins quotidienne, mais six-mensuelle.

Comme il serait au-dessous de nous d'assigner un prix à notre journal—de sa nature inappréciable et impayable—chacun s'arrangera avec les zéphyrs-porteurs, qui ont ordre de trouver tous les jours le prix au-dessous de la valeur des articles. Les libraires qui tiennent un tant soit peu à la réputation de gens d'esprit devront aussi vendre le *Chicot*,—ça les regarde.

Nous n'acceptons ni annonces ni abonnements—et nous interdisons la lecture de cette publication aux sots. En cela nous nous posons dans des conditions de succès matériels impossibles, mais "à l'impossible nous nous tenons tenus."

Nous avons dit que notre journal doit paraître tous les six mois et—vous voyez son format; mais nous ne promettons pas de nous restreindre à ces conditions. Si l'envie nous en prend, personne ne nous empêchera de donner à notre feuille la forme et les dimensions d'une grande courtepointe, et nous défions qui que ce soit au monde de nous empêcher de publier trois fois par jour—si l'envie nous en prend.

Le papier est fait pour qu'on écrive dessus et, sur 10,000 rames de papier noircies par l'encre, il y en a, terme moyen, au moins 9,900 rames qui gémissent sous l'impression de pensées 9,999 fois plus bêtes que les nôtres.

Nous sommes avant tout un journal sérieux... puis après nous sommes un journal populaire, culinaire, littéraire, militaire, légendaire, judiciaire, propriétaire, prolétaire, ordinaire et extraordinaire, en un mot tous les *aires* excepté mercenaire.

Nous nous occuperons de science, de bombance, d'indigence, d'éloquence, de cadence, de correspondance, de dépendance, d'ir-

dépendance, de démenço, d'opulence, de convenance, d'apparence, de vraisemblance, de constance, de nuance—enfin nous cultiverons tout—excepté l'impudence.

Nous avons des rédacteurs et des correspondants méthodiques, périodiques, politiques, monarchiques, anarchiques, biographiques, géographiques, photographiques, électriques, logographiques, sténographiques, historiques, philosophiques, académiques, platoniques et mélancoliques;—mais aucun d'eux n'est étique.

Nous sommes libres comme l'air, comme l'eau, comme le riel d'argent, comme tout ce qu'il y a de plus libre—Personne ne nous doit et nous ne devons à personne—si ce n'est, peut-être, à la Corporation à qui nous paierons fidèlement nos cotisations, quand M. Gauthier nous les demandera.

Nous définirons notre position à mesure que nos numéros, paraîtront tous les six mois; en attendant sachez—Que nous habitons sous le 46e degré de latitude et que notre longitude est juste à l'antipode des sots, d'après le méridien des gens d'esprit.

Nous tenons à l'âge mur par les années, à la jeunesse par l'appétit, à la vieillesse par un rhumatisme—Nous tenons à la démocratie par notre bourse vide, à l'aristocratie par notre amour des arts, à la monarchie par notre penchant pour l'égalité.—Nous tenons à la zone glaciale par horreur pour les conflagrations, à la zone torride par notre gout pour les ananas, à la zone tempérée par notre caractère paisible.

Nous aimons les fleurs, les cascades, les bons livres, la nature, la langue française, le vrai, le bon et le beau.

Nous détestons la grosse bière, les anglicismes, les assemblées publiques et les coups de bâton.

Nous ne faisons point de polémique et nous ne nous occupons que des grands journaux et des journaux sérieux comme nous;

ainsi le *Canadien*, le *Courrier du Canada*, le *Journal de Québec* n'ont rien à craindre; mais il n'en sera pas de même pour les journaux de dix-huit pouces illustrés ou non illustrés: à leur égard nous pratiquerons l'*écartement* à outrance.

Car il paraît que les temps où les rois et les peuples se contentaient de l'esprit de ses pères ne sont plus!—Il semble maintenant que c'est à la jeunesse à faire part de son expérience à la vieillesse,—que c'est aux écoliers à faire la leçon aux maîtres,—que c'est aux sots à renfermer les sages... Nous protestons.

Nous nous élevons contre cette presse du dix-neuvième siècle qui s'écrie:—"A nous toutes les âmes en délire, tous les cœurs atrophiés, toutes les intelligences incultes, tous les cerveaux malades, toutes les aberrations précoces, tous les contumaces, tous les écoliers de l'école buissonnière, tous les appétits grossiers, tous les gosiers altérés, toutes les têtes détraquées, tous les notaires sans clients, tous les avocats sans causes, tous les médecins sans malades—à nous et en avant à la conquête d'une position quelconque:—périsse le monde plutôt que notre ambition et—voguent galère et galeries!"—Alors nous disons aux honnêtes gens et aux gens sages: "n'embarquez pas!"

Nous voulons faire voir au gros public qu'il se laisse embêter, entortiller, emmailloter, chiffonner, affoler par une foule d'écrivains qui ne savent ce qu'ils disent et qui sont niais à faire fâcher les gens d'esprit les plus pacifiques et les plus endurants.

Pour oser écrire ainsi, ces gens ont dû avoir l'impertinence de croire à ce vers du poète:

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire:

C'est donc pour venger notre race, notre nationalité, notre ville des sottises et des balourdises de ces scribes que *Le Chicot* se montre au milieu du courant, pour crever toutes ces pirogues,

Comme nous avons affaire au public, singulier collectif composé de corps longs, courts, minces, épais, menus, trapus, gros, petits, lourds, légers;—d'esprits larges étroits, sérieux, futiles, fins, stupides;—d'intelligences cultivées, incultes;—d'âmes généreuses, égoïstes, grandes, étroites, bonnes, méchantes;... comme donc nous avons affaire au public, ainsi fait, nous tâcherons d'en avoir pour tous les goûts, sans trop descendre dans l'échelle.

Nous n'avons pas l'espoir de donner de l'esprit à ceux qui n'en ont pas; mais nous consolerons au moins les gens d'esprit que toutes ces productions nanséabondes ahurissent et ennuient énormément. Si, cependant le petit sacrifice de temps et de repos que nous nous imposons pouvait ouvrir les yeux et l'intelligence à ceux qui encouragent ces publications ignobles qui nous inondent, nous en serions très heureux.

Quand un de nos lecteurs, pour nous servir de l'idée de Washington Irving, trouvera quelque phrase qui lui paraîtra moins bien qu'il n'eût pu la faire lui-même, qu'il ait la complaisance de croire qu'elle a été écrite pour des esprits moins élevés que le sien;—mais quand il trouvera dans nos colonnes quelque chose de bien, de très bien; oh! qu'il se passe de suite la chatouilleuse pensée de croire que c'est justement pour lui qu'on pense et qu'on écrit ainsi.

Les facultés perceptives et discernantes de notre public semblent tellement engourdies et paralysées, qu'il faut mettre de la vigueur dans le traitement et ne pas ménager les remèdes et les doses: au reste il importe qu'on nous comprenne bien, aussi emploierons nous les mots propres et appellerons nous les choses par leur nom véritable.

Un terrible moment.

Ceux qui entreprennent une bonne œuvre, une chose utile aux autres, doivent toujours s'attendre à de terribles moments et à des contrariétés sans nombre, et ce n'est pas tant dans le succès, que dans la persistance que consiste le mérite.

Les contrariétés viennent de toutes parts, des amis comme des ennemis, de soi-même quelquefois et du diable toujours.

Nous avons veillé auprès de notre lampe solitaire, occupé de la rédaction de ce numéro de notre journal. — La nuit était sombre ; la pluie fouettait les vitres, poussée par un bris du nord-est ; au-dessus et tout autour de nous retentissaient ces mille bruits des ténèbres et de l'air tempétueux ; notre rédaction empruntait à ce sombre entourage tout le sérieux et le mélancolique que nos lecteurs y trouveront.

Minuit sonne à la pendule de notre cheminée... un cop de vent ébranle notre logis... un voile couvre nos yeux... une odeur sulfureuse se répand dans notre cabinet de travail... nous tombons à la renverse dans notre fauteuil éditorial attendant quelques minutes, nous restons comme anéanti.

En ouvrant les yeux, nous vîmes, avec un effroi que nous n'avons pas le faux orgueil de cacher, assis sur nos livres enlignés, à l'autre bout de la table qui nous sert de pupitre, un être fantastique, dont la forme se dessinait parfaitement ; mais dont la taille échappait à toute tentative d'observation... avait un pied de haut ; en avait-il cent ? — nous n'en savons rien. Sa stature semblait s'élever et s'abaisser avec nos regards, et nous n'osions ni regarder trop haut ni porter trop bas notre vue.

Il était là, assis la jambe droite croisée sur la gauche, ave-loppé dans un carrik, le coude droit sur la cuisse et le bras droit dans la main. Il plongeait sur nous, de dessous le large bord de son feutre, un regard perçant et inquiet. Ses membres longs et grêles, la couleur grise de sa peau, la longueur de ses ongles recourbés, le feu de son regard, la brusquerie de son apparition et les circonstances qui l'avaient accompagnée nous indiquent de suite que cette épouvantable visiteur venait d'un mauvais quartier.

Il entama la conversation, avec un ton sardonique et par questions méchamment et diaboliquement calculées.

Lui — Tu veux réformer le monde ?
Nous — Si c'était possible, oui ; mais à tout cas je veux apporter ma petite part au bien.

— Tu veux avoir raison des sots ?
— Si c'était possible, oui ; mais à tout cas je veux consoler les gens d'esprit.

— Connais-tu le nombre des pervers ?
— Non ; mais je sais qu'il est grand.

— Connais-tu le nombre des sots ?
— Non, mais il est certainement très considérable.

— Comptes-tu sur le succès ?
— Peu.

— Tu me fais de la peine ; ... d'autant plus que je puis te faire changer tes tribulations contre toutes sortes de jouissances... écoute.

La plupart des hommes veulent jouir de la richesse, des honneurs, de la popularité, des plaisirs, de l'oïveté et du luxe : *voilà mon moi* — (et l'être fantastique fit ici une grimace affreuse) — ils ont raison ; mais ces jouissances ne peuvent être le partage que d'un petit nombre, et de là les luttes, les déchirements, les crimes, les révolutions ; enfin tout ce qui torture l'humanité et... qui fait ma consolation à moi... Ce qui m'amuse c'est que, sur cent mille qui s'agitent ainsi et se déchirent, dix n'arriveront qu'à peine au but de leurs convoitises : les autres auront été charlatanisés à merci et miséricorde... Le charlatanisme ! (ici l'être étrange poussa un ricane strident) le charlatanisme c'est la puissance du siècle actuel, c'est mon sceptre, à moi ; car je suis prince et je régne.

Autrefois le charlatan était un homme qui courrait les foires habillé d'une drôle de manière et qui vendait des médecines et des drogues que le peuple crédule et sot achetait... cette espèce de charlatan n'a pas disparu ; mais il est éclipsé par les variétés que j'ai créées du charlatan politique et du charlatan journalistique.

Car le peuple croit à tous les charlatanismes, il aime l'ignorance qui s'affirme, la lourdeur qui se fait mystérieuse, il préfère la médiocrité à la vraie grandeur. — Montrez lui un grain de verrotterie et un diamant, il choisira de préférence le premier. — Voilà le courrier, aujourd'hui, dans cette ville, devant des marchandes monillées et avariées ; le bruit, la réclame, l'affiche, les promesses, les mensonges, les fausses couleurs, voilà ce qui séduit les sots et il y a cent sots pour un homme d'esprit.

Mais si d'un côté les gros des gens se laissent ainsi embêter, il ne faut pas que les ambassadeurs trouvent leur compte ; non — Je les leurre tous, j'étais ballotté à ma guise ; et je me plais à jouer avec eux, comme le chat fait la souris ; et je m'accorde mes grandes sautes, des sautes qui me sont propres, qu'à des êtres

privilegiés. Veux-tu être un de ces heureux ? je te promets les louanges de ceux qui l'attaquent aujourd'hui, les faveurs du gros peuple, des méchants et des sots, les richesses, tout ce que tu voudras pendant trente ans ; mais tu m'appartiendras au bout de ce temps. Si je te fais cette proposition, ce n'est pas que je manque de sujets qui seraient bien aises de l'accepter ; mais jusqu'à ce jour, dans ce pays, je n'ai compté parmi les miens que des gens trop infimes pour mériter de moi ces faveurs ; ils me serviraient tout de même et n'auraient rien. — Veux-tu ?

— Non, c'est toi qui perdis Faust. — Je te reconnais, malgré ton apparente modération et le changement de tes allures.

J'ai changé d'allures, en effet, je n'ai plus comme autrefois cette ardeur dans la poursuite de mes entreprises sur les individus, c'est que je n'en ai pas besoin. Les hommes, aujourd'hui plus méchants et plus sots qu'ils n'étaient du temps de Faust et surtout plus orgueilleux et plus prétentieux, n'ont pas besoin que je leur en impose par l'extérieur de la magie et des manœuvres d'autrefois. A quoi bon me donner tant de mal qu'en ces temps là à m'attacher les savants et les génies comme Faust, quand le premier venu se croit capable de décider les questions les plus difficiles de la politique, quand le premier ignorant, qui peut à peine lire sa chétive gazette, se croit en état de juger de tout et aurait le foupet de discuter avec ceux qui ont pâli sur les livres et sondé les profondeurs de la science... Qu'ai-je besoin de me tourmenter ? le monde est là sous mes pieds, je le tourne et le retourne à ma guise, du bout de mon orgot. — Je te faisais une véritable faveur en te proposant mon alliance ; tu n'en veux pas ; alors je vais lancer contre toi tous mes esclaves, et tu ne seras pas compris des sots, et tu seras mal vu des coquins — le reste t'appartient : — tu verras qui de nous a le plus de partisans.

La desus notre abominable visiteur disparut, sans rien briser néanmoins. — C'est au public à se partager entre nous et les amis de l'autre et à montrer si, dans Québec et ailleurs en Canada, le nombre des méchantes et sottés gens est plus grand que celui des gens bons et sages qui seront de nos amis.

Nouvelles d'Europe.

Nous devons avertir nos lecteurs que trois bateaux à vapeur, (A part les deux rédacteurs)

sont spécialement attachés à la rédaction de ce journal, et chargés de lui fournir régulièrement les nouvelles les plus récentes de l'Europe et du monde entier ! C'est pourquoi dès aujourd'hui, nous pouvons apprendre à l'Univiers :

1o. La chute de Sébastopol, ce boulevard des Russes, qui s'est enfin écroulé sous les coups redoublés de puissances invincibles.

2o. La déclaration solennelle par les grandes puissances de l'Europe, D'une paix universelle
En vertu de laquelle
Une ère nouvelle
S'ouvre toute belle
Pour ce monde rebelle
Amateur de querelle,
Et qui désormais,
Doit à tout jamais,
Et à grands regrets
Vivre en paix !!

3o. Une révolte des plus alarmantes qui vient d'originer aux Indes
Laquelle va nécessiter
L'envoi précipité
De troupes disciplinées
Pour au plus tôt calmer
L'esprit exaspéré
Des sujets révoltés
De sa Britannique Majesté !!

De plus amples détails sur tous ces faits importants seront donnés incessamment dans notre prochain numéro qui paraîtra sous le plus court délai, comme chacun sait, c'est-à-dire, en janvier prochain.

N. B. La vue de l'Observateur a exercé une telle influence sur l'organisme de l'un de nos Rédacteurs que c'est avec la plus grande peine du monde qu'il peut écrire en prose. — Va sans dire que ces vers dans lesquels le nombre et la mesure ont été négligés, doivent être chantés sur le même ton et le même air que les chansons du journal susdit.

La confusion des langues.

Ceux qui veulent avoir une idée de la manière dont se passent les choses à la Tour de Babel peuvent obtenir ce résultat, en visitant certains magasins. Au reste il est bien connu maintenant que la confusion des langues a commencé, au pied de la tour, dans un magasin de marchandises sèches.

Nous visitâmes, l'autre jour, quelques magasins, en compagnie d'un français qui a l'inappréciable avantage de ne savoir qu'une langue vivante — M. M. les commis, gens très aimables, très intelligents et très polis du reste, nous parlèrent de gaiters, de springs, de habits tight et loose, de chapeaux qui s'attachent bien etc., etc., etc. Une fois dans la rue, notre ami nous demanda :

— Mais quels sont ces mots si drôles dont on se sert dans ces maisons ?

— Des mots anglais.

— Ah ! ces messieurs ont le privilège de pouvoir parler deux langues ; mais ils devraient bien en parler qu'une à la fois, c'est plus clair et de meilleur goût.

C'est évidemment un grand ridicule chez nos populations françaises de mélanger ainsi des mots étrangers et peu harmonieux à notre belle langue, et tous les hommes instruits et amis de leur nationalité ont pour devoir d'y veiller. — Mais qu'aurions nous donc à dire, si nous en avions le temps, à ces quelques familles qui ne parlent qu'anglais dans leurs maisons et dont les enfants, âgés de quelques six ou huit ans, parlent à peine la langue de leur mère. Nous ne sommes plus simplement ici dans le ridicule, nous sommes dans l'apostasie et le reniement. La langue c'est une portion essentielle de la race, et de la famille nationale : ceux qui n'apprennent pas, d'abord et sur les genoux de leur mère et dans les bras de leur père, la langue des ayeux ont vu se briser un des anneaux de la triple chaîne des croyances, des traditions et du langage qui lient les générations actuelles avec les générations dont elles descendent.

Ne pas parler dans sa famille la langue de ses pères, ne pas apprendre, d'abord et essentiellement, à ses petits enfants la langue des ayeux c'est une honte, une faute du cœur ou de la tête, une transaction vénielle, une vente de l'affection et du sentiment pour de l'argent ou quelque chose de plus sot encore peut-être.

Nouvelles locales.

Le fleuve de la vie s'écoule comme un torrent ; hâtons-nous donc de tendre nos lignes et de repêcher les mille et mille faits intéressants qui bouillonnent et écument à sa surface ; sinon, ils auront bientôt disparu, ensévelis et engouffrés à tout jamais dans le vaste et éternel cimetière de l'oubli !!! (Pardonnez pour cette phrase ; elle est destinée à prouver que notre journal peut, quand il le veut, emboucher la trompette épique.) Continuons :

C'est aujourd'hui le 12ème jour du mois de l'année, mil-huit-cent-cinquante-huit, jour précédant l'apparition de notre journal, lequel sortira dans le cours du même mois, même année. Quant à l'heure précise de ce grand événement, nous l'ignorons encore ; mais nous aurons soin de la proclamer dans notre prochain numéro, qui doit paraître incessamment, comme on sait, c'est-à-dire, en Janvier prochain.

Depuis quelques temps, le soleil tient ses levés assez régulièrement, Dieu merci ! Aussi voit-on la campagne fleurir, les herbes et les plantes pousser à qui mieux mieux, telles que navets, carottes, choux, betteraves, et autres légumes de cette espèce, le Gascon, le Charivari, l'Observateur, qui appartiennent à la classe des Cryptogames.

Pour la même raison, encore, la poussière vole dans les rues, l'eau coule dans le Saint-Laurent, les Politiques ministériels et anti-ministériels se chamaillent, les membres de la chambre d'assemblée sont mis à la porte pour avoir abusé de la Table de multiplication ; les avocats veulent retrancher du Dictionnaire le mot *clients* qui devient une épigramme ; et, le plus souvent sans causes, ils saisissent les effets ; les médecins s'indignent contre la salubrité du climat qui ne leur fournit plus que des rhumes de cerveau et autres maladies vulgaires ; les Notaires trouvent des contrats de mariage trop rares, les fossoyeurs les enterrements trop peu fréquents, et les Médecins Alliés, après avoir vu des fous toute l'année, croient ne pas faire interruption à leurs occupations ordinaires, et profiter immensément en se visitant les uns les autres ; et voilà !

A tout prendre, les temps sont durs ! Bien rares, hélas ! sont les mortels dont les poches peuvent faire entendre les sonneries agréables des écus. Pareil bruit est passé de mode et regardé aujourd'hui comme une ostentation prétentieuse. D'un autre côté, ils ne sont pas rares les malheureux qui doivent à leurs créanciers beaucoup de reconnaissance et des rentes à 20 par 100.

En dépit de tout, la civilisation va son train, et paraît fournir à chacun pain, habits, pantalons et souliers. Ainsi les Dames fréquentent toujours les magasins où elles *shoppent* ; les marchands de bois ont leurs vaisseaux qu'ils *shippent*. Les détailliers font de grandes ventes *pour vider*, et abandonnent leur fonds au prix coûtant, et (pour se mettre à l'aise sans doute) ils agrandissent leurs stocks. Les commis continuent à *stretch* vos gants ; les tailleurs font des pantalons *tight* ou *loose* à volonté. Grand nombre d'heureux et surtout d'heureuses de la terre, se hâtent de fuir à la campagne dans leurs *carriages* qu'elles remplissent de leurs *hoops* ; et elles se promettent bien du *fun* !!

Pour nous, nous restons ici : nous n'allons pas où vont les Dames. Notre cœur est un salpêtre qu'un seul de leurs regards suffit pour enflammer ; et nous l'avons déjà dit, nous n'aimons pas les conflagrations. Et nous ne sommes nous donc pas Rédacteur, comme tout le monde ! Et ne faut-il pas de ce jour nous cloquer au banc éditorial pour préparer la matière de notre premier numéro, qui doit paraître incessamment, c'est-à-dire, dans le mois de Janvier prochain.

Travail et Flânerie.

Travailler et flâner sont les deux seules occupations des gens d'esprit.

Tout le monde s'agite et se démène sur cette boule ronde qu'on appelle le Globe terrestre. Figurez-vous que vous régar-

diez d'un endroit très élevé les hommes qui grouillent à la surface de la terre, et les choses mises en mouvement par eux. Construisez dans votre imagination un instrument qui réduise les objets, comme le microscope les grossit, mais en les considérant ensemble, dans un espace comparativement étendu... Ceci fait, renfermez vous en vous-même, fermez les yeux et voyez... Les montagnes sont transformées en mottes de terres, les grands fleuves et les mers en petites flaques d'eau et en minces filets liquides ; les hommes ne sont plus que des pucerons besogneux dont l'empressement vous amuse ; les petits vapeurs qui remorquent les gros navires ont l'air de fourmis, entraînant péniblement des œufs plus gros qu'elles. Forcément vous êtes amené à penser que tous ces embarras du travail matériel de l'homme et tous ces embarras du travail des cirons et des fourmis ne sont affaires que du plus au moins. L'ouvrage humain ne consiste donc pas à se faire transpirer, mais tire son mérite, son origine et sa fin de quelque chose de mieux que tout ce qui tient à la besogne.

Tout le monde s'agite ou se repose, il ne faut pas être plus fin qu'un puceron, pour en faire autant que lui. — mais combien peu de personnes savent travailler et flâner. Travailler c'est se rendre utile à la société, avec l'intention de contribuer pour sa part au but providentiel du séjour de l'homme sur la terre, en obéissant à Dieu et à ceux qui le représentent dans le monde. Vous concevez que le genre de travail importe peu, et que la différence qu'il y a entre une plume et un balai, un sceptre et une pioche, une hache et un anneau n'y est pour rien. — Au reste que savons nous sur la nature et les propriétés de la matière, et sommes nous bien certain de savoir ce que c'est qu'un plumede dinde, par exemple, comme celle du Charivari, ou de corneille comme celle de l'Observateur, ou de paon comme celle du Gascon ?

Flâner c'est méditer n'importe où, sous un arbre, au milieu d'une prairie, au bord de la mer, sur la rive d'un fleuve, dans la rue, sur un pont, dans le Jardin du Fort. Or, en flânant, si vous donnez une bonne direction à votre esprit, vous faites une chose qui peut être immensément utile aux autres et à vous.

Attendu que nous nous adressons aux ignorants comme aux savants, pourvu qu'ils soient gens d'esprit, nous n'entrerons pas dans des détails qui nous mèneraient loin et nous imposerait presque le devoir de flâner assez, pour descendre dans la méditation des choses les plus sérieuses et les plus profondes, flânerie que nous n'avons point le temps de faire.

Mais donnons, dans un genre à la portée de tous, des exemples des produits d'une bonne flânerie. — Archimède flânait quand il a dit : " donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. " — Newton flânait sous un chêne, un gland lui tombe sur le nez et il découvre la loi de la gravitation universelle (on raconte la chose autrement, mais notre version est la seule authentique). — Denis Papin flânait, les deux pieds sur les chenets en face de son pot au feu, quand il découvrit la puissance de la vapeur.

Nous, nous rédacteurs de Le Chicot, (1) c'est en flânant que nous avons eu l'idée de créer un journal longitudinal et six mensuel. Après cela nous sommes bien dispensés d'en dire plus long en faveur de la flânerie. Encore un mot cependant : il faut des loisirs pour produire du bon et du beau, et c'est parce qu'on se hâte trop maintenant que le siècle actuel s'embête sensiblement.

(1) Note. — Nous dérogeons à l'habitude des Journalistes, avec lesquels au reste nous ne voulons pas faire de comparaison parce qu'ils reçoivent toutes sortes de gens parmi eux, nous dérogeons donc à leurs habitudes en écrivant, de Le Chicot, et non pas du Chicot. Le Chicot c'est notre nom ; notre propriété artistique avec ses appartenances et dépendances, notamment la particularité, nous écrivons donc : Les rédacteurs de Le Chicot comme on écrit : " les auteurs de Le Prophète grand opera français. " Cette note n'est faite que pour une certaine classe de gens peu forts en linguistique et qui prennent pour des erreurs les corrections des fautes qu'eux mêmes ont l'habitude de commettre.

Nouvelles études sur la niaiserie la sottise et la bêtise.

Jusqu'à présent on avait cru que la niaiserie, la sottise et la bêtise ne consistaient qu'à l'absence de l'esprit, du discernement et du bon sens ; et constituaient, par conséquent, des états passifs — de nouvelles recherches, faites sous les circonstances favorables de l'examen de trois sujets-types, nous ont mis à même de constater les erreurs de ces idées préconçues et d'établir une théorie toute neuve, appuyée sur l'observation directe.

Nous disons donc que la niaiserie, la sottise et la bêtise sont des facultés actives, et nous sommes à peu près certain que chacune de ces facultés a des organes particuliers, dépendant plutôt de la vie animale que des fonctions intellectuelles.

Ces facultés et leurs organes, qui sont annexés de la tête pour la niaiserie, de l'estomac et des intestins pour la sottise et du foie pour la bêtise, se trouvent chez les animaux comme chez l'homme ; chez les dindes, chez les ânes, chez les singes, par exemple.

Chez l'homme le développement de ces facultés et de ces organes est toujours subordonné à l'intention : C'est ainsi qu'on

les remarque peu, ou qu'on ne les voit point du tout, chez les gens à bonnes intentions, pour lesquels les organes de la vanité, de la sottise et de la bêtise ne sont jamais autrement qu'à l'état rudimentaire, quand ils existent.

On ne peut pas s'attendre à voir traiter un sujet aussi vaniteux dans un journal six-mensuel; mais nos lecteurs en sauront assez pour ce que nous avons à leur dire plus tard, quand nous les aurons priés de ne jamais oublier que la rate du niais a la propriété de déformer le rire fin, en grimace absurde; que l'estomac et les intestins du sot transforment les appétits ordinaires en une coupe de rage et que le foie du bête secrète une bile noire de mauvaise qualité.

Tout le monde a observé (ceci est de la psychologie comparative) que le dindon se croit très rusé et qu'il est très content de lui-même quand, poursuivi par un ennemi, il se cache la tête dans un buisson, en laissant tout son corps à découvert:—que l'âne se bute, et croit avoir beaucoup d'esprit, quand il se livre lui-même, pour un rien, à une grêle de coups de bâtons qu'il aurait pu éviter et, en compensation desquels, il ne gagne rien qu'un vilain nom.—que le singe, être laid et peu aimable, se moque de l'homme et le plus souvent des illustres naturalistes qui l'étudient.

Avec ces premières données et ces points de comparaison, il vous sera facile de comprendre les trois *sujets-types* dont nous avons dit un mot. Nous parlons ici pour les savants, pour les spécialistes; car il est évident que pour l'immense majorité des gens, il vaut mieux nous croire que d'aller y voir.

Le *Charivari*, l'*Observateur*, et le *Gascon* nous offrent, chacun dans son genre et dans l'ordre assigné, les types successifs du niais, du sot et du bête.

Vous riez le *Charivari*, écoutez le débiter ses niais lazzi, il est évident que c'est un pauvre hère qui ne s'aperçoit pas même de la ridicule position qu'il se fait dans le monde:—rapprochez le du dindon qui se cache la tête et croit faire un bon coup—et vous êtes dans la bonne classification à deux variétés: le niais-homme et le niais-bête.

Observez l'*Observateur* qui essaie de mordre sur tout, avec une machoire qui ne conserve pas même un *chicot*: il ne fait de mal à personne et se fait rosser comme un roussin d'Arcadie. Il est

évident qu'à ce métier *âne* et *observateur* ne gagneront qu'à manger des chardons:—deux variétés sot-homme et sot-bête.

Considérez le *Gascon*, débitant des indécentes, des ignominies et des bêtises, en se panavant de la façon la plus risible. Il est clair que cet individu se croit un personnage; comme le singe il grimace ceux qui le regardent en pitié;—encore deux variétés le bête-homme et le bête-bête.

Une triste besogne.

Nous ne retenons pas les juifs malgré eux dans le pays du Canada, comme faisaient autrefois les Egyptiens pour le pays de Gessen, aussi nous ne sommes pas encore bien édifiés sur la vraie raison qui fait pleuvoir sur nous une nuée de petites feuilles, aussi désagréables et aussi nuisibles qu'étaient autrefois les sauterelles pour les sujets de Pharaon. Québec en a eu trois pour sa part.

Pour la justification de tout ce que nous avons dit et de tout ce que nous dirons encore, si besoin en est, nous allons citer textuellement, malgré le dégoût que nous en avons, quelques passages du *Charivari*, de l'*Observateur* et du *Gascon*. Il ne faut pas croire que ces passages constituent des sottises isolées, non, c'est l'esprit même de ces feuilles et encore sommes nous obligés de nous contenter d'extraits, car reproduire en entier certains articles serait par trop long et par trop ennuyeux; il en est au reste qui, par leur cynisme, leur indécence et leur dévergondage, ne peuvent nullement être reproduits sur du papier décent.

Extrait du *Charivari*:

"FÊTE LA QUEEN."

"Nous n'avons point pu parler de la *fête la Queen* dans notre dernier numéro. Certes, nous n'avons pas si mal fait; c'est une affaire dont on ne doit parler que lorsqu'il n'y a rien de plus intéressant à raconter.

Bien donc, entre parenthèse, pour revenir à notre sujet, la *fête la Queen* a eu lieu Lundi toute la journée, depuis le matin jusqu'au soir, comme tout le monde le sait déjà. Mais comme le sujet que nous traitons est maigre jusqu'à ne nous laisser que des os à expliquer, nous nous croyons obligés de tout dire, même jusqu'aux moindres circonstances.

"Nous sommes allés avec les *Centimes* et les *Trente-neuvièmes* sur les Plaines d'Abraham pour y faire la parade avec eux. Pourtant, nous n'avons que de mauvaises armes, trois bons vieux parapluies qui n'étaient pas encore percés, Dieu merci.

"Nous n'avons pas besoin de nous vanter tant, de tant vanter nos parapluies, les Irlandais... ah! oui, les Irlandais se sont distingués. Il fallait les voir porter les armes! Vraiment on aurait pu croire (si nous ne les connaissons d'avance) qu'ils s'en allaient à Toronto faire une visite à Charley Alleyn, comme ils lui en ont déjà fait une au jour de la nouvelle année.

"C'était ravissant à en mourir de rire! Oui nous nous en ressouvenons encore... de ces bons *José* et *gros Jean* qui sont apparus sur les Plaines.

"Pour les Anglais, qu'allait un peu. Le *Trente-neuvième* faisait de belles décharges et le *Centième* criait on ne saurait mieux.

"Et puis on tirait du canon; et puis on tirait du fusil; et puis on faisait des tours et retours; et nous revînmes, persuadés que Madame la *Queen* serait contente de notre parade; car pour rester plus longtemps... ah! le cœur nous dit que non, ça ne nous occupait que si peu!

"Voilà à peu près ce que c'est qu'une *fête la Queen*. C'est-à-dire, rien de bien drôle. Attendons, attendons encore: voici la *St. Jean Baptiste* qui s'en vient. Ah! cette fois, nous ne serons pas obligés de prendre le lit pour évader l'ennui."

Extraits de l'*Observateur*:

"A VENDRE AU MINISTÈRE."

"Épithètes de ministres; mastic élastique dit mastic-Simard; melasse donnaière, ou sirop-Cartier; colle-Piché; colliers et chaînes à la Turcotte; tréfiles et castors oranges à la dernière mode.

"Nos remerciements à l'honorable *Frs. Lemieux* pour l'envoi de documents parlementaires.

"On dit que quand *M. McDougall* a pris possession de son siège en parlement, la figure des ministres mesurait trois pieds de longueur—mesure ministérielle.—C'est à cette occasion que l'habit de *M. Alleyn* s'est ouvert en deux depuis l'échine du cou jusqu'à l'extrémité la plus reculée du vêtement. On a crié au scandale, mais un tailleur a remplacé le coranaire! Les médisants prétendent que si le drap s'est déchiré c'est que le... le... le... l'individu qu'il recouvrait déchire beaucoup ses adversaires et se fait déchirer encore plus.

"On parle d'une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis; c'est un *canard*. *John Bull* et *Jonathan* aiment mieux échanger en paix leurs ballots que de tirer l'épée. D'ailleurs ces gens là sont trop près de leur pièces pour vouloir se mettre en pièces."

Extraits du *Gascon*:—La bêtise qui suit étant trop longue pour le citer in extenso, nous en donnons la fin.

"Garo et Bardeau se mettent en présence, préparant, équipant chacun son nez, semblable à un sanglier qui aligne ses défenses à la vue de la moule qui va l'attaquer. Comme un tigre altéré de sang se plie sur ses jarrets et s'élançe sur la tendre génisse qui a le malheur de se rencontrer sur sa route, tel le nez de Garo se courbe sur lui-même, bondit et va frapper comme un trait sur le bout du nez de Bardeau qui n'avait pas eu le temps de faire un pas pour éviter le choc impétueux du nez de son adversaire. Que croyez-vous qu'il arriva? Que le nez de Bardeau fut accablé, fendu de part en part? Point du tout. Semblable à ces ballots de laine que les ancêtres mettaient le long des remparts pour amortir la force des traits et des béliers, il ploya un peu du côté gauche, mais ce fut pour reprendre bientôt son assiette naturelle. Hélas! il n'en fut pas même du *beaucoup*. O va-

nité! ô néant des grandeurs humaines! Le choc fut si violent et si funeste pour ce pauvre diable, qu'incapable de résister, ses nerfs se rompirent à leur racine, et semblable à un chêne antique, déraciné par les autans, il tomba sans vie sur le carreau, au milieu des acclamations et des gémissements de tous les spectateurs! O nez sublime et courageux! toi l'orgueil de ton maître et son plus bel ornement, pourquoi te laisses-tu entraîner dans un combat terrible? Quoi! pour n'avoir pas voulu souffrir un égal, te voilà maintenant réduit à servir de pâture aux vers du tombeau! O orgueil! que tu en as causé de malheurs aux humains!

"Honteux et déconcerté, Garo ramassa son nez, l'emporta religieusement chez lui, et après l'avoir fait passer trois jours dans une chambre pour voir s'il était réellement mort, il alla le déposer dans sa dernière demeure, sur laquelle il chanta tristement un *libera*. Après?... il se retira. C'est ce que ma plume va faire à l'instant."

Autre extrait du *Gascon*:

"Y avait-il quelque chose de nouveau chez Jacob, Madelon? demandait une paysanne à sa fille, que, pour la première fois, elle avait laissée aller à une grande veillée. Qui maman; on a dansé presque tous les temps... Vous savez le garçon à Benjamin? Eh bien! il a passé tout son temps à frapper du pied, à tirer les oreilles à une petite bête rouge, et à lui froter sur le ventre avec une bague. C'est le pauvre petite bête! elle criait tant que c'était triste de l'entendre! pourtant c'était beau. A la fin, à la force de la froter et de la tourmenter, il y a une de ses trippes qui s'est cassée. Alors il l'a mise dans une boîte pour l'emporter chez eux. Cette petite bête rouge était... un violon."

Eh bien! que vous en semble; est-ce assez bête comme ça?—Ouf! Et dire que de semblables bêtises, de pareilles sottises et balourdises, ça s'appelle des journaux!!!

Et dire que leurs auteurs s'imaginent avoir écrit des chefs-d'œuvre, pour lesquels ils reçoivent des compliments par des correspondances réelles ou supposées, le croirait on jamais?

Et dire que tout cela se pense, s'écrit, s'imprime et se lit dans notre ville même!! Hélas! tous les malheurs doivent-ils donc s'abattre sur Québec en une seule année!

Nous croyons devoir protester, au nom de tous les hommes de bon sens, contre l'envasement de cette sale et dégoûtante littérature. Nous prions les étrangers de croire que ces productions ne trouvent d'appuis et d'enthousiastes que chez leurs rédacteurs respectifs, et chez un bien petit nombre de lecteurs encore plus sots que ceux qui ont le talent de les intéresser.